

« Je teste toujours mes idées en français »

Jeudi 27 avril 2006

Né le 8 octobre 1965 à Lausanne (Suisse), Massimo Furlan a débuté sa vie professionnelle comme peintre, scénographe et plasticien. Depuis 2000, il a commencé une nouvelle carrière de *performer*. Après avoir enfilé le maillot azur *Numéro 23* pour faire revivre, seul sur la pelouse, face à plusieurs centaines de spectateurs, la finale de la Coupe du monde de football de 1982 entre l'Italie et l'Allemagne, il récidive, cet été - sans doute le 12 août au Parc des Princes - dans le cadre du festival Paris, quartier d'été. Dans *Numéro 10*, soutenu par un commentateur sportif et la projection sur grand écran d'images de l'époque, il sera Michel Platini, héros malheureux d'un drame national : la défaite de la France contre l'Allemagne, en demi-finale de cette même compétition.

Quelle place tient le français dans votre œuvre ?

Le discours y est très peu présent. Je crois que je fuis la langue, à défaut de fuir le récit. Sans doute ma vieille méfiance vis-à-vis du théâtre. Mon travail consiste à construire des images. Dans ma formation, en revanche, la langue a été essentielle. J'ai été éveillé à l'art par la littérature, Claude Simon, Pérec et Proust. Comme par hasard, des gens qui travaillent sur la mémoire, le récit d'événements passés.

Comment associez-vous la mémoire et la langue ?

Je suis italien, né en Suisse, avec une vie banale. Je n'ai jamais rencontré Che Guevara, je n'ai pas fait le tour du monde à pied. Ma vie est ordinaire. C'est là que je vais chercher les tragédies terribles : quand vous voulez inviter une fille à dîner et que vous n'y arrivez pas... Ou quand la femme la plus belle du monde vous adresse la parole mais que vous mangez un sandwich au jambon... C'est lié à mon expérience et c'est en français. Mais en vérité, ce sont des moments où l'on ne trouve plus sa langue. On a préparé les mots mais ils ne viennent pas. C'est sur ce silence-là que je travaille.



Et dans votre mémoire ?

J'ai sans doute dû apprendre d'abord l'italien, mais je ne m'en souviens pas. J'ai étudié en français et ma langue de travail a toujours été le français. Quand j'ai une idée, c'est toujours en français que je la teste. Si ma femme rigole, je continue. Sinon, j'abandonne. Je suis bilingue, je passe d'une langue à l'autre sans difficultés, mais j'ai été incapable d'apprendre l'italien à mes enfants. Je crois que ça dit quelque chose.

« Numéro 23 » a été représenté en Italie, avec un commentateur en italien, et

en Suisse avec un commentateur en français. Cela change quoi ?

Honnêtement, rien. En Suisse, le commentateur en question était une figure nationale, avec huit finales de Coupe du monde derrière lui, dont tout le monde connaît la voix. C'est ça qui était essentiel, pas sa langue.

Mais au Parc des Princes, vous allez changer de maillot ?

Oui, et là il y a une inconnue. D'abord, l'histoire se termine mal. Une vraie tragédie, contrairement à la finale, où l'Italie avait gagné. Ensuite, je ne serai plus Fur-

lan, *Numéro 23*, mais Platini, *Numéro 10*. Je serai au plus près de ses gestes. Je suis comme un acteur qui doit apprendre un texte par cœur, sauf que ce sont des mouvements. Troisième minute, faute de Dremler sur Rocheteau, que fait Platini ? S'il est dans le champ, je reproduis ses mouvements. Sinon, je reconstruis. C'est Don Quichotte. Et ça dure cent vingt minutes, puisqu'il y a eu des prolongations. Un effort phénoménal pour moi. Mais ça fait aussi partie de l'histoire : les gars qui aimeraient être Platini, comme tous les Français en ont rêvé, mais qui n'y

Dans « Numéro 23 », Massimo Furlan recrée la finale de football du Mondial de 1982, qui opposa l'Italie à l'Allemagne. La particularité de cette vidéo est d'être une version « solitaire » du match. Pas d'arbitre, pas de ballon, seule une chaise sert d'accessoire à l'acteur. Il porte le maillot numéro 23. DR

arrive pas. Le burlesque pern d'approcher ça. Un point commun entre les deux matches : l'ennemi allemand. C'est un hasard ?

Je vous promets que oui. J'aurais m'attacher à la victoire française 1998, contre le Brésil, mais on rest dans le présent. J'aime les souvenirs les coupes de cheveux différentes, les temps où l'on était jeunes et beaux, l'on se croyait immortels. Et en même temps, pour que ce match devienne mythique, que la défaite soit aussi douloureuse, ça ne pouvait être que con l'Allemagne.

Au risque de nourrir les clichés sur le football, son nationalisme exacerbé et ses hooligans racistes ?

L'objet, grâce au burlesque, s'échappe de ces stéréotypes, même s'il en joue. Je n'ai jamais appartenu à une équipe. Les matches, je les jouais dans ma chambre. Ensuite, je raconte une histoire, où les Allemands jouent le rôle du méchant comme le loup dans *Le Petit Chaperon rouge*, c'est tout. Et dans les tribunes, spectateurs jouent à faire les supports. A la sortie, ils klaxonnent dans les rues. **La France, un modèle ?**

Au football ?... Soyons sérieux, j'ai toujours soutenu l'Italie. Plus généralement votre crise sociale permanente nous fait rigoler. Il reste la littérature. Clau Simon, encore une fois... La France est peut-être pour rien, mais j'ai quand même envie de lui dire merci. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR NATHANIEL HENZBEI